

## Terra incognita

Nicole Brossard, *Hier*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 360 p., 24,95 \$.

Pierre Yergeau, *La désertion*, Québec, L'instant même, 2001, 200 p., 24,95 \$.

Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal, 2001, 268 p., 22,50\$.

Hélène Rioux

---

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2002). Compte rendu de [Terra incognita / Nicole Brossard, *Hier*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 360 p., 24,95 \$. / Pierre Yergeau, *La désertion*, Québec, L'instant même, 2001, 200 p., 24,95 \$. / Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal, 2001, 268 p., 22,50\$.] *Lettres québécoises*, (106), 19–20.

Nicole Brossard, *Hier*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 360 p., 24,95 \$.  
 Pierre Yergeau, *La désertion*, Québec, L'instant même, 2001, 200 p. 24,95 \$.  
 Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal, 2001, 268 p., 22,50 \$.



# Terra incognita

*Certains livres nous secouent ; d'autres nous transforment  
 pour notre plus grand plaisir.*

ROMAN  
 Hélène Rioux

**C**ERTAINS ÉCRIVAINS RACONTENT LEURS HISTOIRES et nous restons sur le rivage. L'exercice se borne à tourner les pages jusqu'à la fin du livre. Nous ne faisons pas partie du voyage. Le livre fermé, nous cherchons des yeux un autre navire en partance. D'autres auteurs, heureusement, nous entraînent à leur suite. Avec eux, nous accostons des îles, nous explorons des territoires inconnus, nous nous enfonçons dans la jungle, nous découvrons des monstres — plantes carnivores, bêtes mythiques —, des merveilles dont le souvenir à jamais se fixe dans notre mémoire. Nous nous attardons dans des grottes, écoutons respirer de grands fauves, chanter les oiseaux et les sources. Nous en revenons secoués ou enchantés. En tout cas, transformés.

## Vers l'enchantement

Exploratrice du langage, Nicole Brossard poursuit depuis des années une œuvre exigeante, absolument originale. *Hier*, son dernier titre, ressemble à une somme, ou à une synthèse, de ses recherches et de sa réflexion. Pour l'enchantement des lecteurs.

Dans une suite de courts chapitres, privilégiant tour à tour la narration à la première ou à la troisième personne, le dialogue, le scénario, elle fait s'entrecroiser pendant quelques semaines le destin de quatre femmes exemplaires : Simone Lambert, conservatrice au Musée de la civilisation de Québec, Axelle Carnavale, sa petite-fille, une spécialiste de la génétique qu'elle n'a pas vue depuis des années, Carla Carlson, une écrivaine de Saskatoon — née de parents suédois — venue terminer son roman à Québec, et la Narratrice, employée de Simone Lambert et confidente de Carla Carlson qu'elle rencontre le soir à l'hôtel

Clarendon. Comme l'explique l'auteure :

*Le fait qu'aucun élément générateur de conflit (compétition, antagonisme, désaccord) n'intervienne entre les femmes rend particulièrement difficile l'inscription de moments d'extrême tension, voire même de violence verbale dont le théâtre est en général tributaire. En effet, pas de couple, pas de lien viscéral ou passionnel. Pas de jalousie, de haine, d'amour.* (p. 219)

Et pourtant... Ce qui fascine ici, c'est le regard qui est posé sur le monde, l'Histoire, le temps, la mort, la douleur, la guerre, l'amour, la maternité, le désir et la volupté, le processus de création, le passé et l'avenir du monde. Tous les sujets sont abordés. Plus qu'abordés, ils sont saisis, approfondis. Questions, réponses possibles, conclusions possibles. Questions encore. Le tout se mêle et s'enchaîne avec une harmonie irréprochable. Un ballet de voix, chacune à son tour mise en lumière sur la scène du livre.

Ainsi, Simone Lambert, habituée aux ruines, aux vestiges, réfléchit sur le sens et la marche de l'Histoire. Blessée — sa fille l'a fuie, la femme qu'elle

aimait est morte —, elle médite sur la mort, la solitude, la douleur. Carla Carlson, elle, parle de l'écriture. Dans ses conversations avec la Narratrice, elle retourne à son enfance dans la plaine et à la scène de la mort de Descartes à Stockholm, sans cesse racontée par la mère et rejouée par l'enfant. Une enfance où s'entremêlent la vie imaginée et la réalité vécue.

*Mon malheur d'écriture, c'est d'avoir grandi dans une famille heureuse. J'en suis réduite à inventer mon père et ma mère comme des objets singuliers qui pourraient être la cause de feux d'artifice, d'explosions verbales, de chuchotements mystérieux.* (p. 237)

La Narratrice, qui a récemment perdu sa mère, parle de ce lien avec le « silence de sa mère » et de cette perte.

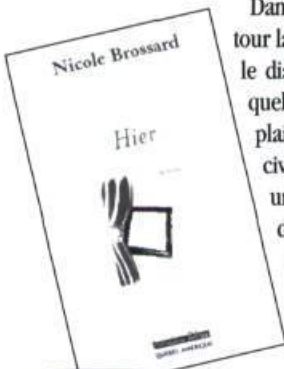
*Je ne sais pas grand-chose de la douleur, mais j'ai la certitude que pour écrire, il faut au moins une fois dans sa vie avoir été traversé par une énergie dévastatrice, presque agonique. Je n'aime pas beaucoup employer le mot agonie. Depuis la mort de maman, je sais que cela signifie chercher son souffle...* (p. 13)

Axelle a elle aussi perdu sa mère, disparue au Mexique quand elle-même avait dix ans. La mort — de Descartes, de la mère de la Narratrice, de l'amante de Simone et, à la fin, de Fabrice Lacoste, le conservateur en chef du musée, dont on vient de retrouver le corps dans la pinède du parc des Princes, à Istanbul — est donc au cœur du récit. La mort et ses contreparties, la création — écriture, œuvres d'art — et la maternité.

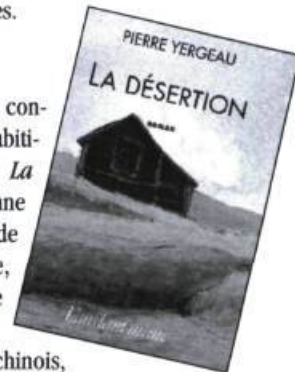
Je parlais du regard sur le monde. Ici, c'est un regard lucide, curieux, rempli de compassion sans jamais être larmoyant. Un regard englobant. Le roman évoque une cantate chantée par des voix de femmes, qu'on écoute le dimanche dans la solitude et la chaleur du salon pendant qu'autour l'orage, la guerre grondent. Une musique à la fois sereine et poignante qui nous amène, l'âme apaisée, au bord des larmes.

## Vers le délire

Pierre Yergeau a, lui aussi, une œuvre sans concession. Deuxième tableau de la fresque abitibienne commencée avec *L'écrivain public*, *La désertion* raconte l'histoire de Michelle-Anne Hanse — ou Mie —, petite sœur du Jérémie de *L'écrivain public*. L'histoire de l'enfance, surtout, dans le camp de bûcherons — le campe —, en compagnie de l'austère Tony, la grand-mère, de monsieur Tchen, le cuisinier chinois, de Georges et Jérémie, les deux frères. Il y a aussi les poupées chéries et malmenées, le Cirque d'hiver réinventé, la mère Delphine aperçue le temps d'une chanson country. Moments de petite enfance dans la marmite de cuivre suspendue à une poutre dans la cuisine du campe, parmi les odeurs du sang des bêtes, des abats qui mijotent dans la sauce brune, moments d'enfance dans la grotte où son frère l'a cachée et où l'ourse vient lui lécher le visage, moments où, avec de petits frissons voluptueux, l'enfant rêve d'être servie dans une assiette et mangée par les bûcherons.



Nicole Brossard



« Un bûcheron découpa sa poitrine en se pourléchant. Qu'il était fringant ! Quel bel appétit ! Quelque chose en Mie éclatait. Taillée au couteau, hachurée, elle se laissait presser, éparpillée dans la sauce. La nuit passait. » (p. 51) Cette enfance-là. Trop invraisemblable pour ne pas sonner vrai. Une enfance de rêve, parfois de cauchemar. À mi-chemin entre l'imaginaire et le réel, comme celle dont parle Carla Carlson.

Puis, après que Tony meurt gelée au bord de la rivière, il y a l'installation à Val-d'Or avec monsieur Tchen, le Café Radio où elle écoute avidement des feuilletons comme *L'aveu des planches* qui la plongent dans un « rêve intérieur, où les coupables étaient écorchés vifs durant les répétitions générales, où les amants élaboraient dans les coulisses de sombres complots, mis au jour sous l'éclat des projecteurs » (p. 95). L'amitié, les petites rébellions, l'amour pour un vaurien nommé Jean Marlo, qu'elle finit — obligée, comme on dit — par épouser. La description de la cérémonie du mariage est d'ailleurs d'un comique qui frôle le pathétique. Chaussé de souliers à talons trop hauts qui torturent les pieds, on est à mille lieues des rêves. Cette adolescence-là, donc, cette vie-là, peuplée de visions, de trépignements, de rage et de ruades dans les brancards, jusqu'à la vieillesse dans la maison de retraités à Laval, au bord de la rivière.

Si le livre est ce navire dont je parlais plus tôt, *La désertion* nous entraîne vers une île sauvage, cette île violente de l'enfance, avec des vents qui suffoquent et terrifient, un grand désert de neige, une enfance proche de celle que recrée Carla Carlson dans le roman de Nicole Brossard.

## Vers la réconciliation

La voix — voie — de Guillaume Vigneault est sans doute moins déroutante, mais son roman nous amène lui aussi en voyage. Dans *Chercher le vent*, l'histoire est racontée de façon linéaire. Jacques Dubois,

dit Jack, la trentaine un peu paumée, est un ex-pilote de brousse et photographe réputé. Je dis « ex » parce que depuis un accident d'avion, depuis surtout le départ de sa compagne Monica, il n'est plus rien, ne veut plus rien être — ne veut même plus être. Le passé est une zone grise et désolée. Le fond vaseux d'un lac dont il voudrait ne jamais émerger. Il existe sans passion dans une espèce de flou visité par des pulsions suicidaires auxquelles il résiste sans conviction.

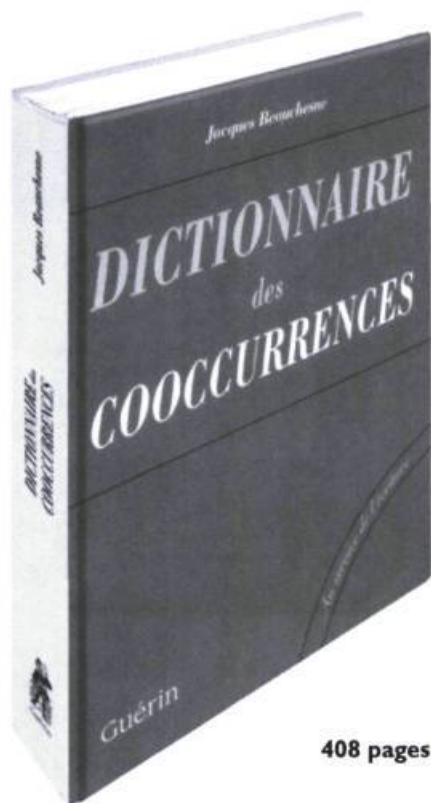
Avec son beau-frère Tristan et Nuna, une Catalane excentrique rencontrée par hasard, il part en voyage. S'agit-il de fuir enfin sa détresse ? Mais, amante fidèle et acharnée, la détresse refuse de lâcher prise.

Première étape : Bar Harbor, sur la côte du Maine, une maison à flanc de falaise dans laquelle ils vivent maladroitement un ménage à trois qui n'en est pas vraiment un. Jack poursuit seul dans la vieille Buick, il suit l'autoroute, dort « dans son char ». Il ira d'abord en Floride, mû par le désir de retrouver Nuna à Disneyland. L'ayant retrouvée, il fuira de nouveau, jusqu'en Louisiane cette fois, où il devient plongeur et cuisinier au DJ Café. Là, dans cette Louisiane qu'il aime « comme on aime un chien laid » (p. 185), il ira au bout de lui-même et se réconciliera avec sa propre image. Puis avec l'image — et la vérité — de l'amour.

Un roman très actuel sur l'amitié, l'amour, la générosité, le recommencement, écrit avec un naturel convaincant.



Guillaume Vigneault



408 pages

# DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES

Jacques Beuchesne

Le dictionnaire vedette au Salon du livre de Montréal

Automne 2001



**GUÉRIN** Montréal  
Toronto  
4501, rue Drolet  
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada  
Téléphone: (514) 842-3481  
Télécopieur: (514) 842-4923  
Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>  
Courrier électronique: [francel@guerin-editeur.qc.ca](mailto:francel@guerin-editeur.qc.ca)